

— Mais c'est honnête... mon garçon... c'est honnête...

— *Colasse*... va !... Et vous disiez que votre cousin...

— Tient très-bien sa maison, et, comme il est du même numéro que cette petite Rigolette...

— Honnête ?

— Tout juste.

— *Colas* !

— Il ne veut que des locataires à passe-port ou à papiers... mais s'il s'en présente qui n'en aient pas, comme il sait que j'y regarde moins, il m'envoie ces pratiques-là...

— Et elles payent en conséquence ?

— Toujours.

— Mais c'est tous amis de la *pègre* (1) ceux qui n'ont pas de papiers !

— Eh non ! tiens, justement à propos de ça, mon cousin m'a envoyé, il y a quelques jours, une pratique... que le diable me brûle si j'y comprends rien... Encore une tournée ?

— Ça va... le liquide est bon... à la vôtre, père Micou !

— A la tienne, garçon ! Je te disais donc que l'autre jour mon cousin m'a envoyé une pratique où je ne comprends rien. Figure-toi une mère et sa fille qui avaient l'air bien panées et bien râpées, c'est vrai ; elles portaient leur butin dans un mouchoir ; eh bien ! quoique ça doive être des rien du tout, puisqu'elles n'ont pas de papiers et qu'elles logent à la quinzaine... depuis qu'elles sont ici elles ne bougent pas plus que des marmottes ; il n'y vient jamais d'hommes... mon fiston... jamais d'hommes... Et pourtant, si elles n'étaient pas si maigres et si pâles, ça ferait deux fameux brins de femmes, la fille surtout !... ça vous a quinze ou seize ans au plus... c'est blanc comme un lapin blanc, avec des yeux noirs, grands comme ça... nom de nom... quels yeux ! quels yeux !...

— Vous allez encore vous incendier... Et qu'est-ce qu'elles font ces deux femmes ?

— Je te dis que je n'y comprends rien... il faut qu'elles soient honnêtes, et pourtant, pas de papiers... Sans compter qu'elles reçoivent des lettres sans adresse... faut que leur nom soit guère bon à écrire.

— Comment cela ?

— Elles ont envoyé, ce matin, mon neveu André au bureau de la poste restante, pour réclamer une lettre adressée à madame X. Z. La lettre doit venir de Normandie... d'un bourg appelé *les Aubiers*.

Elles ont écrit cela sur un papier, afin qu'André puisse réclamer la lettre en donnant ces renseignements-là... Tu vois que ça n'a pas l'air de grand-chose des femmes qui prennent le nom d'un X et d'un Z. Eh bien ! pourtant jamais d'hommes !

— Elles ne vous payeront pas ?

— Ce n'est pas à un vieux singe comme moi qu'on apprend des grimaces. Elles ont pris un cabinet sans cheminée, que je leur fais payer vingt francs par quinzaine et d'avance. Elles sont peut-être malades, car depuis deux jours elles ne sont pas descendues... C'est toujours pas d'indigestion qu'elles seraient malades ; car je ne crois pas qu'elles aient jamais allumé un fourneau pour leur manger depuis qu'elles sont ici. Mais j'en reviens toujours là... jamais d'hommes et pas de papiers...

— Si vous n'avez que des pratiques comme ça, père Micou...

— Ça va et ça vient ; si je loge des gens sans passe-port, dis donc, je loge aussi des gens calés ; j'ai dans ce moment-ci deux commis voyageurs, un facteur de la poste, le chef d'orchestre du café des Aveugles, et une rentière, tous gens honnêtes ; ce sont eux qui sauveraient la réputation de la maison, si le commissaire voulait y regarder de trop près... c'est pas des locataires de nuit, ceux-là, c'est des locataires de plein soleil.

— Quand il en fait dans votre passage, père Micou.

— Farceur !... Encore une tournée... ?

— Mais la dernière, faut que je file... A propos, Robin le gros boiteux loge donc encore ici ?

— En haut, la porte à côté de la mère et de la fille. Il finit de manger son argent de prison... et je crois qu'il ne lui en reste guère.

— Dites donc, gare à vous ! Il est en rupture de ban.

— Je sais bien ; mais je ne peux pas m'en dépêtrer. Je crois qu'il monte quelque coup : le petit Tortillard, le fils de Bras-Rouge, est venu ici l'autre soir avec Barbillon pour le chercher... J'ai peur qu'il ne fasse tort à mes bons locataires, ce damné Robin ! aussi, une fois sa quinzaine finie... je le mets dehors, en lui disant que son cabinet est retenu par un ambassadeur ou par le mari de madame Saint-Ildefonse, ma rentière.

— Une rentière ?

— Je crois bien ! trois chambres et un cabinet sur le devant, rien que ça... remeublé à neuf, sans compter une mansarde pour sa bonne... quatre-vingts francs par mois... et payés d'avance par son oncle à qui elle donne une de ses chambres en pied-à-terre... quand il vient de la campagne. Après ça, je crois bien que sa campagne est comme qui dirait rue

(1) Voleurs.

Vivienne, rue Saint-Honoré ou dans les environs de ces paysages-là.

— Connu!... Elle est rentière, parce que le vieux lui fait des rentes.

— Tais-toi donc !... justement voilà sa bonne. »

Une femme assez âgée, portant un tablier blanc d'une propreté douteuse, entra dans le magasin du revendeur.

« Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, madame Charles ?

— Père Micou, votre neveu n'est pas là ?

— Il est en course, au grand bureau de la poste aux lettres ; il va rentrer tout à l'heure.

— M. Badinot voudrait qu'il porte tout de suite cette lettre à son adresse ; il n'y a pas de réponse... mais c'est très-pressé.



— Dans un quart d'heure il sera en route, madame Charles.

— Et qu'il se dépêche...

— Soyez tranquille. »

La bonne sortit.

« C'est donc la bonne d'un de vos locataires, père Micou ?

— Eh ! non ! colas, c'est la bonne de ma rentière, madame Saint-Ildefonse. Mais M. Badinot est son oncle ; il est venu hier de la campagne, » dit le logeur qui examinait la lettre ; puis il ajouta en lisant : « Vois donc : que ça de belles connaissances ! Quand je te dis que c'est des gens calés : il écrit à un vicomte.

— Ah ! bah !

— Tiens, vois plutôt : *A monsieur le vicomte de Saint-Rémy, rue de Chaillot... Très-pressée... A lui-même...* J'espère que quand on loge des rentières qui ont des oncles qui écrivent à des vicomtes, on peut bien ne pas tenir aux passe-ports de quelques locataires du haut de la maison, hein ?

— Je crois bien... Allons, à tout à l'heure, père Micou. Je vas attacher mon chien à votre porte avec sa charrette ; je porterai ce que j'ai à porter, à pied... Préparez ma marchandise et mon argent, que je n'aie qu'à filer.

— Sois tranquille : quatre bonnes plaques de tôle de deux pieds carrés chaque, trois barres de fer de trois pieds et deux charnières pour soupape. Cette soupape me paraît drôle ; enfin c'est égal... est-ce là tout ?

— Oui, et mon argent ?

— Et ton argent... Mais dis donc, avant de t'en aller, faut que je te dise... depuis que tu es là... je t'examine...

— Eh bien !

— Je ne sais pas... mais tu as l'air d'avoir quelque chose.

— Moi !

— Oui.

— Vous êtes fou... Si j'ai quelque chose... c'est... j'ai faim.

— Tu as faim... tu as faim... c'est possible... mais on dirait que tu veus avoir l'air gai, et qu'au fond tu as quelque chose qui te pince et qui te cuit... *une puce à la muette* (1), comme dit l'autre... et pour que ça te démange, il faut que ça te gratte fort... car tu n'es pas bégueule.

— Je vous dis que vous êtes fou, père Micou, dit Nicolas en tressaillant malgré lui.

— On dirait que tu viens de trembler, vois-tu ?

— C'est mon bras qui me fait mal.

— Alors, n'oublie pas ma recette, ça te guérira.

— Merci, père Micou... à tout à l'heure. »

Et le bandit sortit.

Le recéleur, après avoir dissimulé les saumons de cuivre derrière son buffet, s'occupait de rassembler les différents objets que lui avait demandés Nicolas, lorsqu'un nouveau personnage entra dans sa boutique.

C'était un homme de cinquante ans environ, à figure fine et sagace, portant un épais collier de favoris gris très-touffus et des besicles d'or ; il était vêtu avec assez de recherche ; les larges manches de son paletot brun, à parements de velours noir,

(1) A la conscience.

laissaient voir des mains gantées de gants paille ; ses bottes devaient avoir été enduites la veille d'un brillant vernis.

Tel était M. Badinot, l'oncle de la rentière, cette madame Saint-Ildefonse, dont la position sociale faisait l'orgueil et la sécurité du père Micou.

On se souvient peut-être que M. Badinot, ancien avoué, chassé de sa corporation, alors chevalier d'industrie et agent d'affaires équivoques, servait d'espion au baron de Graun et avait donné à ce diplomate des renseignements assez nombreux et très-précis sur bon nombre des personnages de cette histoire.

« Madame Charles vient de vous donner une lettre à porter ? dit M. Badinot au logeur.

— Oui, monsieur... mon neveu va rentrer... dans un moment il partira.

— Non, rendez-moi cette lettre... je me suis ravisé, j'irai moi-même chez le vicomte de Saint-Rémy, dit M. Badinot en appuyant avec intention et fatuité sur cette adresse aristocratique.

— Voici la lettre, monsieur... vous n'avez pas d'autre commission ?

— Non, père Micou, dit M. Badinot d'un air protecteur, mais j'ai des reproches à vous faire.

— A moi, monsieur ?

— De très-graves reproches.

— Comment, monsieur ?

— Certainement... madame de Saint-Ildefonse paye très-cher votre premier ; ma nièce est une de ces locataires auxquelles on doit les plus grands égards ; elle est venue de confiance dans cette maison, redoutant le bruit des voitures ; elle espérait être ici comme à la campagne.

— Et elle y est ; c'est ici comme un hameau... Vous devez vous y connaître, vous, monsieur, qui habitez la campagne... c'est ici comme un vrai hameau !...

— Un hameau?... Il est joli!... toujours un tapage infernal..

— Pourtant il est impossible de trouver une maison plus tranquille ; au-dessus de madame il y a le chef d'orchestre du café des Aveugles et un commis voyageur... au-dessus un autre commis voyageur. Au-dessus il y a...

— Il ne s'agit pas de ces personnes-là, elles sont fort tranquilles et fort honnêtes, ma nièce n'en disconvient pas, mais il y a au quatrième un gros boiteux que madame de Saint-Ildefonse a rencontré hier encore ivre dans l'escalier ; il poussait des cris de sauvage, elle en a eu presque une révolution tant elle a été effrayée... Si vous croyez qu'avec de tels locataires votre maison ressemblera à un hameau...

— Monsieur, je vous jure que je n'attends que l'occasion pour mettre ce gros boiteux à la porte ; il m'a payé sa dernière quinzaine d'avance, sans quoi il serait déjà dehors.

— Il ne fallait pas l'accepter pour locataire.

— Mais, sauf lui, j'espère que madame n'a pas à se plaindre ? Il y a un facteur à la petite poste, qui est la crème des honnêtes gens ; et au-dessus, à côté de la chambre du gros boiteux, une femme et sa fille qui ne bougent pas plus que des marmottes.

— Encore une fois, madame de Saint-Ildefonse ne se plaint que du gros boiteux : c'est le cauchemar de la maison que ce drôle-là !... Je vous en prévient, si vous le gardez, il fera désertir tous les honnêtes gens.

— Je le renverrai, soyez tranquille... je ne tiens pas à lui.

— Et vous ferez bien... car on ne tiendrait pas à votre maison.

— Ce qui ne ferait pas mon affaire... Aussi, monsieur, regardez le gros boiteux comme déjà parti, car il n'a plus que quatre jours à rester ici.

— C'est beaucoup trop, enfin ça vous regarde... A la première algarade, ma nièce abandonne cette maison.

— Soyez tranquille, monsieur.

— Tout ceci est dans votre intérêt, mon cher... faites-en votre profit... car je n'ai qu'une parole, » dit M. Badinot d'un air protecteur.

Et il sortit.

Avons-nous besoin de dire que cette femme et cette jeune fille, qui vivaient si solitaires, étaient les deux victimes de la cupidité du notaire ?

Nous conduirons le lecteur dans le triste réduit qu'elles habitaient.

## XCVII. — LES VICTIMES D'UN ABUS DE CONFIANCE.



ORSQUE l'abus est puni, terme moyen de la punition : Deux mois de prison, et vingt-cinq francs d'amende. (Articles 406 et 408 du Code pénal.)

La charité de l'âme pour ceux qui souffrent vaut bien celle qui donne du pain.

Que le lecteur se figure un cabinet situé au quatrième étage de la triste maison du *passage de la Brasserie*.

Un jour pâle et sombre pénètre à peine dans cette pièce étroite, par une petite fenêtre à un seul vantail, garnie de trois vitres fêlées, sordides; un papier délabré, d'une couleur jaunâtre, couvre les murailles; aux angles du plafond lézardé, pendent d'épaisses toiles d'araignée. Le sol, décarrelé en plusieurs endroits, laisse voir çà et là le bois des poutres et des lattes qui supportent les carreaux.

Une table de bois blanc, une chaise, une vieille malle sans serrure et un lit de sangle à dossier de bois, garni d'un mince matelas, de draps de grosse toile bise et d'une vieille couverture de laine brune, tel est le mobilier de ce *garni*.

Sur la chaise est assise madame la baronne de Fermont.

Dans le lit repose mademoiselle Claire de Fermont (tel était le nom des deux victimes de Jacques Ferrand).

Ne possédant qu'un lit, la mère et la fille s'y couchaient tour à tour, se partageant ainsi les heures de la nuit.

Trop d'inquiétudes, trop d'angoisses tourmentaient la mère pour qu'elle cédât souvent au sommeil; mais sa fille y trouvait du moins quelques instants de repos et d'oubli.

Dans ce moment elle dormait.

Rien de plus touchant, de plus douloureux que le tableau de cette misère imposée par la cupidité du notaire à deux femmes jusqu'alors habituées aux modestes douceurs de l'aisance, et entourées dans leur ville natale de la considération qu'inspire toujours une famille honorable et honorée.

Madame de Fermont a trente-six ans environ; sa physionomie est à la fois remplie de douceur et de

noblesse; ses traits, autrefois d'une beauté remarquable, sont pâles et profondément altérés; ses cheveux noirs, séparés sur son front et aplatis en bandeaux, se tordent derrière sa tête; le chagrin y a déjà mêlé quelques mèches argentées. Vêtue d'une robe de deuil rapiécée en plusieurs endroits, madame de Fermont, le front appuyé sur sa main, s'accoude au misérable chevet de sa fille et la regarde avec une affliction inexprimable.

Claire n'a que seize ans; le candide et doux profil de son visage, amaigri comme celui de sa mère, se dessine sur la couleur grise des gros draps dont est recouvert son traversin, rempli de sciure de bois.

Le teint de la jeune fille a perdu de son éclatante pureté; ses grands yeux fermés projettent jusque sur ses joues creuses leur double frange de longs cils noirs. Autrefois roses et humides, mais alors sèches et pâles, ses lèvres entr'ouvertes laissent entrevoir le blanc émail de ses dents; le rude contact des draps grossiers et de la couverture de laine avait rougi, marbré en plusieurs endroits la carnation délicate du cou, des épaules et des bras de la jeune fille.

De temps à autre, un léger tressaillement rapprochait ses sourcils minces et veloutés, comme si elle eût été poursuivie par un rêve pénible. L'aspect de ce visage déjà empreint d'une expression morbide, est pénible; on y découvre les sinistres symptômes d'une maladie qui couve et menace.

Depuis longtemps, madame de Fermont n'avait plus de larmes; elle attachait sur sa fille un œil sec et enflammé par l'ardeur d'une fièvre lente qui la minait sourdement. De jour en jour, madame de Fermont se trouvait plus faible; ainsi que sa fille, elle ressentait ce malaise, cet accablement, précurseurs certains d'un mal grave et latent; mais craignant d'effrayer Claire, et ne voulant pas surtout, si cela peut se dire, s'effrayer soi-même, elle luttait de toutes ses forces contre les premières atteintes de sa maladie.

Par des motifs d'une générosité pareille, sa fille, afin de ne pas inquiéter sa mère, tâchait de dissimuler ses souffrances. Ces deux malheureuses créatures, frappées des mêmes chagrins, devaient être encore frappées des mêmes maux.

Il arrive un moment suprême dans l'infortune où



Madame de Fermont.

l'avenir se montre sous un aspect si effrayant, que les caractères les plus énergiques, n'osant l'envisager en face, ferment les yeux et tâchent de se tromper par de folles illusions.

Telle était la position de madame et de mademoiselle de Fermont.

Exprimer les tortures de cette femme pendant les longues heures où elle contemplant ainsi son enfant endormi, songeant au passé, au présent, à l'avenir, serait peindre ce que les augustes et saintes douleurs d'une mère ont de plus poignant, de plus désespéré, de plus insensé : souvenirs enchanteurs, craintes sinistres, prévisions terribles, regrets amers, abattement mortel, élans de fureur impuissante contre l'auteur de tant de maux, supplications vaines ; prières violentes, et enfin... enfin doutes effrayants sur la toute-puissante justice de celui qui reste inexorable à ce cri arraché des entrailles maternelles... à ce cri sacré dont le retentissement doit pourtant arriver jusqu'au ciel : *Pitié pour ma fille!*

« Comme elle a froid, maintenant, disait la pauvre mère en touchant légèrement de sa main glacée les bras glacés de son enfant, elle a bien froid... Il y a une heure, elle était brûlante... c'est la fièvre!... heureusement elle ne sait pas l'avoir... Mon Dieu, qu'elle a froid!... cette couverture est si mince aussi... Je mettrais bien mon vieux châle sur le lit, mais si je l'ôte de la porte où je l'ai suspendu... ces hommes ivres viendront encore comme hier regarder au travers des trous qui sont à la serrure ou par les ais disjointes du chambranle...

« Quelle horrible maison, mon Dieu!

« Si j'avais su comment elle était habitée... avant de payer notre quinzaine d'avance... nous ne serions pas restées ici... mais je ne savais pas... Quand on est sans papiers, on est repoussé des autres maisons garnies... Pouvais-je deviner que j'aurais jamais besoin de passe-port?... Quand je suis partie d'Angers dans ma voiture... parce que je ne croyais pas convenable que ma fille voyageât dans une voiture publique... pouvais-je croire que... ?

Puis, s'interrompant avec un élan de colère :

« Mais c'est pourtant infâme cela!... Parce que ce notaire a voulu me dépouiller, me voici réduite aux plus affreuses extrémités, et contre lui je ne puis rien! rien!...

« Si... dans le cas où j'aurais de l'argent, je pourrais plaider : plaider... pour entendre traîner dans la boue la mémoire de mon bon et noble frère... pour entendre dire que dans sa ruine il a mis fin à ses jours, après avoir dissipé toute ma

« fortune et celle de ma fille... Plaider... pour entendre dire qu'il nous a réduites à la dernière misère!... Oh! jamais!...

« Pourtant... si la mémoire de mon frère est sacrée... la vie... l'avenir de ma fille... me sont aussi sacrés... mais je n'ai pas de preuves contre le notaire, moi! et c'est soulever un scandale inutile...

« Ce qui est affreux... affreux, reprit-elle après un moment de silence, c'est que quelquefois, aigrie, irritée par ce sort atroce, j'ose accuser mon frère... donner raison au notaire contre lui... comme si, en ayant deux noms à maudire, ma peine serait soulagée... et puis je m'indigne de mes suppositions injustes, odieuses... contre le meilleur, le plus loyal des frères...

« Oh! ce notaire, il ne sait pas toutes les effroyables conséquences de son vol... Il n'a cru que voler de l'argent, ce sont deux âmes qu'il torture... deux femmes qu'il fait mourir à petit feu...

« Hélas! oui, je n'ose jamais dire à ma pauvre enfant toutes mes craintes pour ne pas la désoler... mais je souffre... j'ai la fièvre... je ne me soutiens qu'à force d'énergie; je sens en moi les germes d'une maladie... dangereuse peut-être... oui, je la sens venir... elle s'approche... ma poitrine brûle, ma tête se fend... Ces symptômes sont plus graves que je ne veux me l'avouer à moi-même... Mon Dieu!... si j'allais tomber... tout à fait malade... si j'allais mourir!...

« Non! non! s'écria madame de Fermont avec exaltation, je ne veux pas mourir... Laisser Claire... à seize ans... sans ressource, seule, abandonnée au milieu de Paris... est ce que cela est possible?... Non! je ne suis pas malade, après tout... qu'est-ce que j'éprouve? Un peu de chaleur à la poitrine, quelque pesanteur à la tête; c'est la suite du chagrin, des insomnies, du froid, des inquiétudes; tout le monde à ma place ressentirait cet abattement... mais cela n'a rien de sérieux.

« Allons, allons, pas de faiblesse... c'est en se laissant aller à des idées pareilles, c'est en s'écoulant ainsi... que l'on tombe réellement malade... et j'en ai bien le loisir, vraiment!... Ne faut-il pas que je m'occupe de trouver de l'ouvrage pour moi et pour Claire, puisque cet homme qui nous donnait des gravures à colorier... »

Après un moment de silence, madame de Fermont ajouta avec indignation :

« Oh! cela est abominable!... mettre ce travail au prix de la honte de Claire! nous retirer impi-

« toyablement ce chétif moyen d'existence, parce  
 « que je n'ai pas voulu que ma fille allât travailler  
 « seule le soir chez lui!... Peut-être trouverons-  
 « nous de l'ouvrage ailleurs, en couture ou en bro-  
 « derie? Mais, quand on ne connaît personne,  
 « c'est si difficile! Dernièrement encore, j'ai tenté  
 « en vain... Lorsqu'on est si misérablement logé,  
 « on n'inspire aucune confiance : et pourtant, la  
 « petite somme qui nous reste une fois épuisée,  
 « que faire?... que devenir? Il ne nous restera  
 « plus rien... mais plus rien... sur la terre... mais  
 « pas une obole... et j'étais riche, pourtant!...

« Ne songeons pas à cela... ces pensées me don-  
 « nent le vertige... me rendent folle... Voilà ma  
 « faute, c'est de trop m'appesantir sur ces idées.  
 « au lieu de tâcher de m'en distraire... C'est cela  
 « qui m'aura rendue malade... non, non, je ne  
 « suis pas malade... je crois même que j'ai moins  
 « de fièvre, » ajouta la malheureuse mère en se  
 « tâtant le pouls elle-même.

Mais, hélas! les pulsations précipitées, sacca-  
 dées, irrégulières qu'elle sentit battre sous sa peau  
 à la fois sèche et froide ne lui laissèrent pas d'illusion.

Après un moment de morne et sombre désespoir,  
 elle dit avec amertume :

« Seigneur, mon Dieu, pourquoi nous accabler  
 « ainsi? Quel mal avons-nous jamais fait? Ma fille  
 « n'était-elle pas un modèle de candeur et de piété?  
 « son père, l'honneur même? N'ai-je pas toujours  
 « vaillamment rempli mes devoirs d'épouse et de  
 « mère?... Pourquoi permettre qu'un misérable  
 « fasse de nous ses victimes?... cette pauvre enfant  
 « surtout!...

« Quand je pense que sans le vol de ce notaire,  
 « je n'aurais aucune crainte sur le sort de ma fille...  
 « Nous serions à cette heure dans notre maison,  
 « sans inquiétude pour l'avenir, seulement tristes  
 « et malheureuses de la mort de mon pauvre frère;  
 « dans deux ou trois ans, j'aurais trouvé un homme  
 « digne d'elle. Si bonne, si charmante, si belle!...  
 « qui n'eût pas été heureux d'obtenir sa main?...  
 « Je voulais d'ailleurs, me réservant une petite  
 « pension pour vivre auprès d'elle, lui abandonner  
 « en mariage tout ce que je possédais, cent mille  
 « écus au moins... car j'aurais pu encore faire  
 « quelques économies, et quand une jeune personne  
 « aussi jolie, aussi bien élevée que mon enfant ché-  
 « rie, apporte en dot plus de cent mille écus...? »

Puis, revenant par un douloureux contraste à la  
 triste réalité de sa position, madame de Fermont  
 s'écria dans une sorte de délire :

« Mais il est pourtant impossible que parce que

« le notaire le veut... je voie patiemment ma fille  
 « réduite à la plus affreuse misère... elle qui avait  
 « droit à tant de félicité...

« Si les lois laissent ce crime impuni, je ne le  
 « laisserai pas ; car, enfin, si le sort me pousse à  
 « bout... si je ne trouve pas moyen de sortir de  
 « l'atroce position où ce misérable m'a jetée avec  
 « mon enfant, je ne sais pas ce que je ferai... je  
 « serais capable de le tuer, moi, cet homme...  
 « après on fera de moi ce qu'on voudra... j'aurai  
 « pour moi toutes les mères...

« Oui... mais ma fille!... ma fille!

« La laisser seule, abandonnée, voilà ma terreur,  
 « voilà pourquoi je ne veux pas mourir... voilà  
 « pourquoi je ne puis pas tuer cet homme. Que  
 « deviendrait-elle?... Elle a seize ans... elle est  
 « jeune et sainte comme un ange... mais elle est si  
 « belle... mais l'abandon, mais la misère, mais la  
 « faim... quel effrayant vertige tous ces malheurs  
 « réunis ne peuvent-ils pas causer à une enfant de  
 « cet âge?... Et alors... et alors dans quel abîme ne  
 « peut-elle pas tomber?...

« Oh! c'est affreux!... à mesure que je creuse  
 « ce mot : *misère*, j'y trouve d'épouvantables  
 « choses...

« La misère!... la misère atroce pour tous, mais  
 « peut-être plus atroce encore pour ceux qui ont  
 « toute leur vie vécu dans l'aisance... Ce que je ne  
 « me pardonne pas, c'est, en présence de tant de  
 « maux menaçants, de ne pouvoir vaincre un mal-  
 « heureux sentiment de fierté. Il me faudrait voir  
 « ma fille manquer absolument de pain pour me  
 « résigner à mendier... Comme je suis lâche!...  
 « pourtant... »

Et elle ajouta avec une sombre amertume :

« Ce notaire m'a réduite à l'aumône, il faut pour-  
 « tant que je me rompe aux nécessités de ma posi-  
 « tion; il ne s'agit plus de scrupules, de délicatesse,  
 « cela était bon autrefois; maintenant il faut que  
 « je tende la main pour ma fille et pour moi; oui,  
 « si je ne trouve pas de travail... il faudra bien me  
 « résoudre à implorer la charité des autres, puis-  
 « que le notaire l'aura voulu...

« Il y a sans doute là dedans une adresse, un art  
 « que l'expérience vous donne; j'apprendrai...  
 « C'est un métier comme un autre, ajouta-t-elle  
 « avec une sorte d'exaltation délirante. Il me sem-  
 « ble pourtant que j'ai tout ce qu'il faut pour inté-  
 « resser... des malheurs horribles, immérités et  
 « une fille de seize ans... un ange... oui; mais il  
 « faut savoir, il faut oser faire valoir ces avantages,  
 « j'y parviendrai.

« Après tout, de quoi me plaindrais-je? s'écria-

« t-elle avec un éclat de rire sinistre. La fortune est précaire, périssable... Le notaire m'aura au moins appris un état... »

Madame de Fermont resta un moment absorbée dans ses pensées; puis elle reprit avec plus de calme :

« J'ai souvent pensé à demander un emploi; ce que j'envie, c'est le sort de la domestique de cette femme qui loge au premier; si j'avais cette place, peut-être, avec mes gages... pourrais-je suffire aux besoins de Claire... peut-être, par la protection de cette femme, pourrais-je trouver quelque ouvrage pour ma fille... qui resterait ici... Comme cela, je ne la quitterais pas... Quel bonheur... si cela pouvait s'arranger ainsi!... Oh! non, non, ce serait trop beau... ce serait un rêve!... Et puis, pour prendre sa place, il faudrait faire renvoyer cette servante... et peut-être son sort serait-il alors aussi malheureux que le nôtre?... Eh bien! tant pis... tant pis... a-t-on mis du scrupule à me dépouiller, moi? Ma fille avant tout... Voyons, comment m'introduire chez cette femme du premier? Par quels moyens évincer sa domestique? car une telle place serait pour nous une position inespérée. »

Deux ou trois coups violents frappés à la porte firent tressaillir madame de Fermont et éveillèrent sa fille en sursaut.

« Mon Dieu! maman, qu'y a-t-il? » s'écria Claire en se levant brusquement sur son séant. Puis, par un mouvement machinal elle jeta ses bras autour du cou de sa mère, qui, aussi effrayée, se serra contre sa fille en regardant la porte avec terreur.

« Maman, qu'est-ce donc? répéta Claire.

— Je ne sais, mon enfant... Rassure-toi... ce n'est rien... on a seulement frappé... c'est peut-être la réponse qu'on nous apporte de la poste restante... »

A cet instant, la porte vermoulue s'ébranla de nouveau sous le choc de plusieurs vigoureux coups de poing.

« Qui est là? » dit madame de Fermont d'une voix tremblante.

Une voix ignoble, rauque, enrouée, répondit :

« Ah çà! vous êtes donc sourdes, les voisines? Ohé... les voisines! ohé!! »

— Que voulez-vous?... monsieur... je ne vous connais pas... » dit madame de Fermont en tâchant de dissimuler l'altération de sa voix.

« Je suis Robin... votre voisin... donnez-moi du feu pour allumer ma pipe... Allons, houp! et plus vite que ça!

— Mon Dieu!... c'est cet homme boiteux qui est toujours ivre, dit tout bas la mère à sa fille.

— Ah çà!... allez-vous me donner du feu, ou j'enfonce tout... nom d'un tonnerre!...

— Monsieur, je n'ai pas de feu...

— Vous devez avoir des allumettes chimiques... tout le monde en a... Ouvrez-vous... voyons?

— Monsieur... retirez-vous...

— Vous ne voulez pas ouvrir, une fois... deux fois?...

— Je vous prie de vous retirer ou j'appelle...

— Une fois... deux fois... trois fois... non...



vous ne voulez pas? Alors je démolis tout!... Hu! donc. »

Et le misérable donna un si furieux coup dans la porte qu'elle céda, la méchante serrure qui la fermait ayant été brisée.

Les deux femmes poussèrent un cri d'effroi.

Madame de Fermont, malgré sa faiblesse, se précipita au-devant du bandit au moment où il mettait un pied dans le cabinet, et lui barra le passage.

« Monsieur, cela est indigne, vous n'entrerez pas ! » s'écria la malheureuse mère en retenant de toutes ses forces la porte entre-bâillée. Je vais crier au secours. »

Et elle frissonnait à l'aspect de cet homme à figure hideuse et avinée.

« De quoi, de quoi?... reprit-il, est-ce qu'on ne s'oblige pas entre voisins?... Il fallait m'ouvrir, je n'aurais rien enfoncé. »

Puis, avec l'obstination stupide de l'ivresse, il ajouta en chancelant sur ses jambes inégales :

« Je veux entrer, j'entrerai... et je ne sortirai pas que je n'aie allumé ma pipe.

— Je n'ai ni feu ni allumettes... Au nom du ciel... monsieur, retirez-vous !...

— C'est pas vrai, vous dites ça pour que je ne voie pas la petite qui est couchée... Hier vous avez bouché les trous de la porte. Elle est gentille, je veux la voir... Prenez garde à vous... je vous casse la figure, si vous ne me laissez pas entrer... je vous dis que je verrai la petite dans son lit et que j'allumerai ma pipe... ou bien je démolis tout !... et vous avec !!!

— Au secours, mon Dieu !... au secours !... » cria madame de Fermont qui sentit la porte céder sous un violent coup d'épaule du gros boiteux.

Intimidé par ces cris, l'homme fit un pas en arrière et montra le poing à madame de Fermont, en lui disant :

« Tu me payeras ça, va... Je reviendrai cette nuit, je t'empoigneraï la langue et tu ne pourras pas crier... »

Et le *gros boiteux*, comme on l'appelait à l'île du Ravageur, descendit l'escalier en proférant d'horribles menaces.

Madame de Fermont, craignant qu'il ne revint sur ses pas, et voyant la serrure brisée, traîna la table contre la porte afin de la barricader.

Claire avait été si émue, si bouleversée de cette horrible scène, qu'elle était retombée sur son grabat presque sans mouvement, en proie à une crise nerveuse.

Madame de Fermont, oubliant sa propre frayeur, courut à sa fille, la serra dans ses bras, lui fit boire un peu d'eau, et à force de soins, de caresses, parvint à la ranimer.

Elle la vit bientôt reprendre peu à peu ses sens et lui dit :

« Calme-toi... rassure-toi, ma pauvre enfant... Ce méchant homme s'en est allé... » Puis la malheureuse mère s'écria avec un accent d'indignation et de douleur indicible : « C'est pourtant ce notaire qui est la cause première de toutes nos tortures !... »

Claire regardait autour d'elle avec autant d'étonnement que de crainte.

« Rassure-toi, mon enfant, reprit madame de Fermont en embrassant tendrement sa fille, ce misérable est parti... »

— Mon Dieu, maman, s'il allait remonter ! Tu vois bien, tu as crié au secours, et personne n'est venu... Oh ! je t'en supplie, quittons cette maison... j'y mourrais de peur.

— Comme tu trembles !... tu as la fièvre ?

— Non, non, dit la jeune fille pour rassurer sa mère, ce n'est rien, c'est la frayeur... cela se passe... Et toi... comment vas-tu ? Donne tes mains... Mon Dieu, comme elles sont brûlantes ! Vois-tu, c'est toi qui souffres, tu veux me le cacher.

— Ne crois pas cela, je me trouvais mieux que jamais ; c'est l'émotion que cet homme m'a causée, qui me rend ainsi ; je dormais sur la chaise très-profondément, je ne me suis éveillée qu'en même temps que toi...

— Pourtant, maman, tes pauvres yeux sont bien rouges... bien enflammés !

— Ah ! tu conçois, mon enfant, sur une chaise le sommeil repose moins... vois-tu !

— Bien vrai, tu ne souffres pas ?

— Non, non, je t'assure... Et toi ?

— Ni moi non plus ; seulement je tremble encore de peur. Je t'en supplie, maman, quittons cette maison...

— Et où irons-nous ? Tu sais avec combien de peine nous avons trouvé ce malheureux cabinet... car nous sommes malheureusement sans papiers, et puis nous avons payé quinze jours d'avance, on ne nous rendrait pas notre argent... et il nous reste si peu, si peu... que nous devons ménager le plus possible.

— Peut-être M. de Saint-Rémy te répondra-t-il un jour ou l'autre ?

— Je ne l'espère plus... il y a si longtemps que je lui ai écrit.

— Il n'aura pas reçu ta lettre... Pourquoi ne lui écrirais-tu pas de nouveau ? D'ici à Angers ce n'est pas si loin, nous aurions bien vite sa réponse.

— Ma pauvre enfant, tu sais combien cela m'a coûté... déjà...

— Que risques-tu ? Il est si bon, malgré sa brusquerie ! N'était-il pas un des plus vieux amis de mon père ?.. Et puis enfin il est notre parent...

— Mais il est pauvre lui-même ; sa fortune est bien modeste... Peut-être ne nous répond-il pas pour s'éviter le chagrin de nous refuser...

— Mais s'il n'avait pas reçu ta lettre, maman ?

LES

# MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

---

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

---

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—  
1844